

**Edward H. SPICER (éd.) : Ethnic Medicine in the Southwest.
Tucson, The University of Arizona Press, 1977, 291 p.**

Gilles Brunel

Volume 3, Number 2, 1979

Communication, Afrique de l'Est, enfants, travail féminin

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/000923ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/000923ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brunel, G. (1979). Review of [Edward H. SPICER (éd.) : Ethnic Medicine in the Southwest. Tucson, The University of Arizona Press, 1977, 291 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 3(2), 184–186. <https://doi.org/10.7202/000923ar>

a cattle-owning aristocracy ruled over a cattleless peasantry. The author argues that the notion of disjunctive integration of herding to agriculture can be taken as the foundation of an ethnological definition of pastoralism.

Jean Jamin

De la génération perdue. L'indigent, l'indigène et les Idéologues

L'auteur analyse ici l'approche des « Observateurs de l'homme » à l'époque de la révolution française. Quel était leur espace mental? L'approche des sciences sociales et humaines n'est-elle pas encore marquée par cet espace? Époque que l'on redécouvre curieusement de nos jours, floraison d'anthropologues dont les discours mêlent étroitement positivisme, idéologie et fabulation.

About the lost generation. Indigents, natives and Ideologists

The author here analyses the approach of the « Observers of man » at the time of the French revolution. What was their mental space? Is the approach of the social and human sciences still marked by this space? Period which we are curiously enough rediscovering these days, a flowering of anthropologists whose discourse is a tight mixture of positivism, ideology and fabulation.

COMPTES RENDUS

Edward H. SPICER (éd.): *Ethnic Medicine in the Southwest*. Tucson, The University of Arizona Press, 1977, 291 p.

La lecture d'*Ethnic Medicine in the Southwest* suscite un intérêt considérable même si plusieurs questions demeurent en suspens. Il s'agit là d'une des rares études systématiques consacrées à la médecine traditionnelle dans les sociétés industrielles. L'introduction de Spicer soulève le problème de la terminologie à utiliser. Il critique les expressions telles « médecine populaire » et « médecine parallèle » pour opter pour la médecine « ethnique » une expression qui se traduit difficilement en français. Nous choisissons d'utiliser ici « médecine traditionnelle » parce que ce lexème traduit mieux la réalité étudiée et rapportée par les quatre auteurs. Loudell Snow traite de la médecine traditionnelle chez les Noirs d'une petite ville du Sud-Ouest américain. Pour sa part Margarita Artschwager Kay se penche sur la situation de la médecine des Mexicains Américains d'une importante ville du Sud-Ouest. Quant à Mary Elizabeth Shutler, elle s'intéresse à la médecine yaqui dans une petite localité de 400 habitants. En dernier lieu Eleanor Bauwens décrit les croyances médicales et les pratiques correspondantes propres aux américains à bas revenu. Nous nous limiterons ici à analyser la méthodologie utilisée et à discuter des résultats obtenus par les quatre auteurs en question.

Au plan méthodologique les quatre auteurs ont opté pour l'observation participante et l'interview. Certaines données sont particulièrement riches et importantes au plan ethnographique. Nous pensons ici aux informations de Snow sur le service religieux dans une communauté noire pentecôtiste, sur la conception de la maladie chez les femmes d'origine

mexicaine, sur le rôle de l'*hitevi* dans la culture yaqui. Signalons que le nombre d'informateurs varie beaucoup d'une étude à l'autre. C'est ainsi que l'on passe de 3 informateurs yaqui à 60 informateurs mexicains-américains. Il y a ici un problème de représentativité des populations étudiées qui ne peut être négligé. Les données sont présentées de manière trop monolithique et donnent peu d'importance aux variations individuelles. Face à une acculturation très forte, il serait surprenant que les connaissances et les pratiques rapportées soient connues en aussi grand détail par tous les membres des communautés étudiées. C'est ainsi qu'il aurait été pertinent de connaître si les jeunes accordent autant d'importance que leurs aînés au rôle de la faute comme cause de la maladie dans la culture noire, si les jeunes yaquis se soucient vraiment de la sorcellerie traditionnelle ou s'ils prennent leur propre liberté comme le Don Juan de Castaneda et si les jeunes américains concilient l'idée de contagion traditionnelle et les connaissances biologiques apprises à l'école. Sans remettre en cause les données obtenues, il serait fort intéressant de mieux cerner les pressions d'acculturation qui s'exercent spécialement par l'intermédiaire des mass-média. L'analyse de données similaires par Brunel et Morissette pour le milieu traditionnel québécois laisse voir une tendance de plus en plus forte au syncrétisme.

Des quatre auteurs, seul Kay fournit une explication systématique touchant l'organisation du système médical traditionnel. Pour réaliser cet objectif, elle utilise une approche ethno-sémantique de manière fort sommaire. Elle laisse de côté la nomenclature de la maladie pour s'attarder plus directement au problème de sa classification. Deux classifications principales sont dégagées. D'une part, elle présente une première division entre maladies physiques et maladies émotives. Les maladies physiques se sous-divisent en maladies temporaires, maladies bénignes et maladies graves. Les maladies émotives se sous-divisent en maladies mentales et maladies morales. Si l'on y regarde de plus près, on se rend compte que le tableau 3.1 (p. 126-127) est une construction artificielle sous plusieurs rapports et qu'il contient de fait plusieurs classifications regroupées dans une seule. Des critères tel le temps de la maladie, la douleur impliquée, les propriétés physiologiques spécifiques constituent la base de systèmes complémentaires et non d'un seul système. Soulignons également qu'il est surprenant de ne pas y retrouver des catégories non-affiliées aux catégories génériques et dépendant directement des catégories supra-génériques telles qu'on les rencontre dans tous les systèmes ethno-biologiques. Nous formulons l'hypothèse que les maladies dites mexicaines appartiennent au groupe des catégories non-affiliées jouissant ainsi d'un statut particulier dans le système général.

Au plan du contenu, l'anthropologie féminine marque des points importants. C'est le cas en particulier du travail de Kay. Des thèmes trop souvent ignorés par l'ethnographie masculine y sont présentés: tels l'accouchement, les soins pré-nataux et post-nataux, l'alimentation de la mère et du bébé, etc. Il s'agit là d'un des points forts de l'ouvrage et il se doit d'être souligné. Cependant il y a un certain nombre de questions en suspens qu'il faut traiter successivement.

C'est ainsi qu'il faudrait expliquer la plus ou moins grande sécularisation des systèmes de croyances. L'impact religieux est fort dans la communauté noire, important dans la communauté mexicaine-américaine et yaqui et très faible dans la communauté blanche. Les causes exactes d'une sécularisation plus ou moins prononcée dans les divers systèmes ne sont pas assez détaillées.

Une autre question laissée en suspens a trait à l'origine des dons possédés par les guérisseurs. Même si les quatre cultures en cause considèrent qu'il s'agit là de dons personnels non-transmissibles, il n'en demeure pas moins que certaines familles sont privilégiées par rapport à d'autres et constituent des lieux de transmission de pouvoirs de génération en génération. La conciliation du caractère inné et du caractère transmissible du don demeure un thème qui n'est pas suffisamment étudié. Signalons aussi que le nombre de causes de maladies devrait recevoir une attention toute spéciale. Comment expliquer la variation entre les diverses cultures sur ce point? Comment expliquer que certaines

aient trois causes alors que d'autres possèdent cinq causes et plus? Le lecteur demeure ici sur sa faim. Quant à l'analyse des stratégies de guérison, les données recueillies ne permettent pas de bien comprendre la complexité du problème. Nous sommes loin de la précision de l'excellente analyse de Young sur la médecine populaire mexicaine. Une analyse matricielle pourrait être fort utile ici. Finalement une dernière question demeure sans réponse véritable. Il s'agit de la persistance des systèmes étiologiques populaires en rapport avec la progression de la science médicale. C'est ainsi que, par exemple, le groupe noir étudié ne croit pas à la transmission des maladies contagieuses de personne à personne. Il n'est pas suffisant de constater le fait. Il faut encore l'expliquer de manière cohérente.

La lecture des quatre travaux constitue une expérience valable car elle comble un vide important. Malgré de nombreuses questions demeurées sans réponse, la lecture de cet ouvrage est indispensable à tous et à toutes celles qui s'intéressent au savoir populaire en milieu urbain ou qui se passionnent pour l'anthropologie médicale.

Gilles Brunel
Section de communication
Université de Montréal

En collaboration: *Minorités linguistiques et interventions. Essai de typologie*. Collection d'articles. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1978, 318 p.

L'ouvrage constitue le compte-rendu d'un colloque sur les minorités linguistiques qui s'est tenu à l'Université Laval en avril 1977. La liste des participants est impressionnante; elle regroupe en effet d'éminents chercheurs de divers pays représentant pratiquement toutes les disciplines des sciences humaines et sociales. Cinq sous-thèmes sont abordés selon la formule: Exposé suivi de commentaires.

Dans une excellente conférence-synthèse qui aurait très bien pu servir d'introduction au volume, Selim Abou relève les deux principaux pièges d'un tel colloque: 1) Le thème — «les minorités linguistiques» — implique «la tentation d'absolutiser l'élément linguistique au point d'en faire le critère distinctif de tout groupe ethnique et donc de réduire l'ethnie à la communauté linguistique qui n'en est qu'une expression possible» (Abou, p. 299) et 2) la perspective pluridisciplinaire implique «la tentation d'accumuler et de mêler les points de vue des diverses disciplines, au point de confondre cet hybridisme méthodologique avec la collaboration réglée entre sciences humaines» (*ibid.*). Abou continue en disant qu'aucun participant n'a pu éviter complètement ces pièges et il en est résulté un malaise qui s'est manifesté tout au long du colloque. On ressent exactement le même malaise à la lecture des textes.

Les deux premiers sous-thèmes du volume visent à cerner la notion de minorité linguistique et à préciser les droits linguistiques des minorités. Sans «absolutiser l'élément linguistique», Héraud propose de restreindre la définition de minorité linguistique aux cas où les notions de communauté linguistique, ethnie et nation se recouvrent. En effet, selon lui, les aires linguistiques correspondent très souvent aux aires culturelles. C'est le principe de la territorialité qui est à la base de cette définition et c'est sur ce même principe que semblent reposer les droits linguistiques auxquels Perenthaler se réfère après avoir distingué entre minorité nationale et majorité régionale. Le problème des minorités dispersées sur un territoire et des migrants qui se détachent «volontairement» de leur communauté d'origine est ainsi mis en veilleuse, ce qui n'est pas sans laisser insatisfait.